

Mystère Wilde de Claude Beausoleil
Odes radiophoniques III de Jean-Paul Daoust

Marcel Olscamp

Numéro 254, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79863ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Olscamp, M. (2015). Compte rendu de [*Mystère Wilde* de Claude Beausoleil / *Odes radiophoniques III* de Jean-Paul Daoust]. *Spirale*, (254), 80–82.

Dandies

Par Marcel Olscamp

MYSTÈRE WILDE

de Claude Beausoleil
Écrits des Forges, 277 p.

ODES RADIOPHONIQUES III

de Jean-Paul Daoust
Poètes de Brousse, 155 p.

CLAUDE
BEAUSOLEIL
MYSTÈRE
WILDE
POÉSIE



On peut facilement imaginer qu'en cette époque où la recherche forcée de distinction tient lieu de carte d'identité, l'archétype du dandy classique est promis à un brillant avenir : ultra-sensible aux apparences, parfois même narcissique, il est l'incarnation presque parfaite de l'individualisme et pourrait sans doute servir de modèle à tous les faiseurs de *selfies* de la terre. Deux poètes québécois bien connus ont récemment tenté, chacun à sa façon, de réactualiser ce symbole de la solitude orgueilleuse ; peut-on y voir un signe des temps ? On ne saurait pourtant imaginer deux ouvrages plus différents ; en réalité, les recueils de Claude Beausoleil et de Jean-Paul Daoust sont comme l'envers et l'endroit d'une même image, mais ils sont tous deux hantés par la figure altière du dandy.

Accompagner Oscar Wilde

D'une certaine manière, Claude Beausoleil est à la poésie québécoise ce que Victor-Lévy Beaulieu est au roman : son œuvre est foi-

sonnante et dense, il fait preuve de la même prodigalité dans la production littéraire. Avec son dernier livre, un rapprochement d'une autre nature vient aussi à l'esprit : Beausoleil tente ici, pour la première fois, une expérience totalisante similaire à celles que l'auteur de *Monsieur Melville* pratique à partir de l'œuvre des grands écrivains étrangers. Pour être plus précis, le poète montréalais tente de réaliser avec Oscar Wilde ce que VLB a pu faire avec Victor Hugo, Jack Kerouac, James Joyce ou Friedrich Nietzsche : il se livre à une démarche d'appropriation qui présuppose une connaissance intime et exhaustive de l'écrivain élu. Le titre, *Mystère Wilde*, peut d'ailleurs s'entendre comme *Mister Wilde*, avec une nuance affectueuse qui trahit la familiarité de l'auteur avec son sujet. Pour tout dire, je ne connais pas d'autre ouvrage, en poésie québécoise, qui se rapprocherait un tant soit peu de ce recueil singulier.

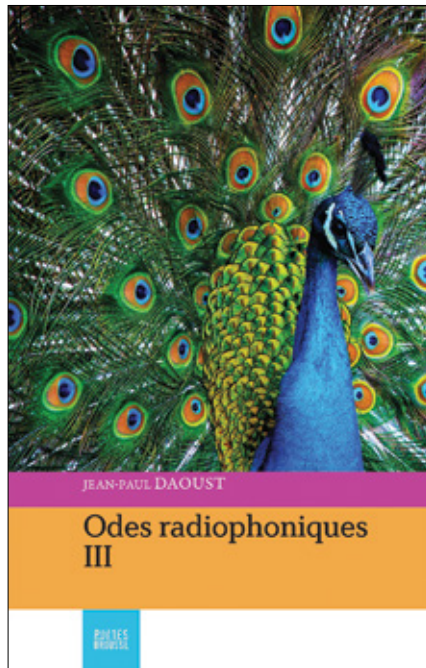
Le livre impressionne tout d'abord par son envergure : *Mystère Wilde* est un fort volume de 275 pages, ce qui, pour un recueil de poésie, n'est pas si courant sous nos latitudes. On peut y lire 125 poèmes répartis en deux sections d'inégale longueur. Certains textes, une quarantaine en tout, sont accompagnés, comme en contrepoint, par des notations sur le contexte d'écriture (« *Par un soir d'hiver à Montréal* », « *Lisant Cimetièrre sous*

la neige de *Xavier Villaurutia* ») ou par des réflexions inspirées de la vie ou de l'œuvre d'Oscar Wilde. La majorité des poèmes sont précédés de dédicaces ou de citations en exergue ; au bout du compte, ce paratexte finit par dessiner un portrait « en creux » du poète lui-même, de ses amitiés littéraires et de ses auteurs de prédilection.

La première partie, intitulée « Le tombeau d'Oscar Wilde », est conçue comme un hommage à l'écrivain irlandais à travers l'évocation kaléidoscopique de son destin : « *Ce soir Oscar toute votre vie se résume fragmentée / en une version immense condensant la pensée idéale / d'une vision réinventant votre portrait de poète exilé* ». De nombreux « biographèmes » wildiens – Pierre Assouline parlerait pour sa part d'« éclats de biographies » – sont mis à contribution au sein même des textes : l'enfance à Dublin, la prison de Reading, la tournée en Amérique, la première parisienne de l'opéra *Salomé*, etc. Ce premier ensemble de poèmes, d'une extrême diversité formelle, se termine comme il se doit par un pèlerinage au cimetière du Père-Lachaise où le « vrai » tombeau de Wilde, « *poète esthète dramaturge et dandy / s'impose massif gris dépouillé / face aux siècles aux passions* ».

La deuxième partie du recueil, « L'ivresse des labyrinthes », propose une méditation plus large sur la poésie comme pratique et comme mode de vie, toujours à partir du corpus wildien : « *La poésie comme première expression, toujours elle ! / La poésie, à la fin, qui transpercera les os du langage* ». Comme pour bien marquer le coup et surdéterminer, en quelque sorte, le caractère plus réflexif de cette section, la majeure partie des

textes a pour particularité d'évoquer visuellement la forme du sonnet – deux quatrains, deux tercets – sans forcément se plier aux autres spécificités du genre. Ici, les emblèmes du dandysme sont très présents, relayés par un réseau sémantique très fin-de-siècle : « *Une bruine d'opale s'est superposée / à la tapisserie jonquille. Car ce soir, / la mélancolie est broyée par le spleen* ». On notera, en terminant, la présence d'un beau « *Carnet apocryphe* » où l'écrivain québécois, ému, refait pas à pas le parcours d'Oscar Wilde en Normandie.



L'esthète familial

Bien qu'il se réclame lui aussi de la figure du dandy, Jean-Paul Daoust a écrit son dernier recueil dans une perspective radicalement différente. Depuis quelques années, en effet, il est le « poète en résidence » d'une émission littéraire où il récite à chaque semaine un poème composé pour la circonstance. Les *Odes radiophoniques*, dont il nous présente déjà le troisième volume,

sont le fruit de cette collaboration qui, au fil du temps, a puissamment contribué à faire de lui un personnage connu et aimé du public. L'écrivain joue pleinement la carte du dandysme, avec tous ses attributs réels ou supposés : le champagne (« *Le luxe est le soleil de la vie* »), le strass, les longs foulards (« *D'une intelligence si indolente* »), les paillettes, le spleen, etc. En d'autres termes, le dandy c'est lui – à la différence de Beau-soleil qui, pour sa part, reste un peu en retrait derrière l'auteur de *Lady Windermere's Fan*.

Chez Daoust, le mot « ode » ne renvoie pas nécessairement à un hommage direct ou à une célébration puisque, dans le titre des poèmes, le terme n'est jamais séparé du vocable qui l'accompagne : une « Ode nuage », ce n'est pas une ode *au* nuage, une « Ode Floride », ce n'est pas la même chose qu'une ode *à la* Floride. L'absence de la préposition fait du texte et de son objet une seule et même entité. Le détachement proverbial du dandy lui interdirait-il de laisser paraître un intérêt trop appuyé ? Quoi qu'il en soit, ces odes parlent de tout et de rien, elles abordent les mille et un thèmes qui font l'actualité à travers la subjectivité assumée de l'auteur : l'hiver et sa « *poudrerie et sa nuée d'abeilles albinos carnivores* », la pluie qui « *cogne aux fenêtres / Comme une horde de fantômes / Rendus fous furieux* », les ventes de garage printanières où « *même le kitsch se sauve en hurlant* ». Le poète fait-il un voyage à Phnom Penh ? Il en ramène une « Ode Cambodge » soulignant « *la douceur et le respect / Qui animent cet immense tohu-bohu / Comme si cette chorégraphie urbaine souriait* ».

**le dandy c'est lui – à la différence
de Beausoleil qui, pour sa part,
reste un peu en retrait derrière l'auteur
de *Lady Windermere's Fan*.**

On soupçonne que la forme de ces textes, conçus d'abord pour être lus à haute voix, relève pour une bonne part de l'écriture « à contrainte » et que leur longueur, comparable d'un poème à l'autre, est tributaire du temps imparti à l'écrivain (environ cinq minutes) dans le cadre de l'émission radiophonique à laquelle il participe. Le poète est cependant à son meilleur lorsqu'il soulève un peu le masque et qu'il laisse libre cours à son désarroi existentiel ; comme dans cette « Ode douloureuse » où « *La chute d'une feuille mime un*

mur qui tombe », ou dans cette « Ode écriture », sorte d'art poétique où l'auteur se voit comme « *un terroriste de la langue [qui] craint les mots / Car un jour ou l'autre ils auront sa peau* ». L'attitude un peu blasée du dandy – qui n'est qu'une protection, n'en doutons pas – contribue à maintenir une saine distance et à rendre le mal de vivre habitable.

En somme, il s'agit là d'une authentique poésie populaire, dans la mesure où l'auteur cherche à atteindre ses lecteurs là où ils

se trouvent : à l'écoute de leur émission de radio préférée, par exemple. On le rencontre parfois même dans les pages du journal de rue *L'itinéraire* où, l'hiver dernier, il publiait une « Ode austérité » (15 février 2015, p. 26-27) qui fustigeait les politiques de rigueur gouvernementales. Ce n'est pas là le moindre paradoxe de ce poète qui, loin de s'inscrire totalement dans la logique de singularité propre au dandysme, s'efforce au contraire de la mettre à la portée de tous. ■